

Lise s'amusait d'un rien, en l'occurrence de moi.

Ce vendredi-là, une imposante voiture noire nous attendait en bas de chez elle. C'était la fin de journée. Le ciel d'automne lentement s'assombrissait. Le chauffeur, en nous voyant approcher, était sorti de la Mercedes pour nous ouvrir les portes. Assis à l'arrière de la grosse berline, nous avons longé les quais de la rive gauche jusqu'au pont d'Iéna pour atteindre quinze minutes plus tard la rue Bois-le-vent où résidait Moune, la grand-mère de Lise. Le chauffeur était à nouveau sorti et avait aidé la vieille dame à s'asseoir à l'avant. Je m'étais présenté, nous avons échangé quelques mots, puis la voiture était presque aussitôt repartie. Après le pont de Grenelle, nous avons bifurqué

vers le sud pour rejoindre l'autoroute, sur laquelle nous roulions maintenant depuis quarante kilomètres.

Lise venait de poser son sac entre nous. Elle en avait retiré un carnet à dessin ainsi qu'une trousse en cuir molle. Son crayon à la main, elle m'observait. Sur la feuille, elle se mit à tracer de grands traits noirs en mordillant sa lèvre inférieure. Très concentrée, elle penchait de temps en temps la tête. Moi, je ne portais sur le dessin qu'une vague attention, ramenant toujours mon regard sur la route. Ne voyant pourtant que mon profil, elle avait choisi de me représenter de face. C'était comme si elle se moquait de la réalité et préférait se concentrer sur sa vision des choses, sur la perception qu'elle avait de moi.

Ou, plus simplement, elle ne savait pas dessiner.

Voilà plusieurs semaines que j'étais devenu son professeur particulier. Peu importe où nous nous étions rencontrés, je me souviens

seulement que c'était elle, du haut de ses quinze ans, qui m'avait sollicité pour lui donner des cours. Nous nous voyions chez elle une ou deux fois par semaine. À ce que j'avais cru comprendre, ses parents voyageaient souvent, sans cesse par monts et par vaux, aussi étions-nous généralement seuls dans cette grande maison, qui n'était pas à proprement parler une maison d'ailleurs, mais plutôt un appartement, un grand triplex au cœur du Quartier latin. Je n'avais croisé sa mère qu'en coup de vent, un jour qu'elle était sur le départ alors que j'arrivais. Elle s'en était excusée. Elle s'appelait Florence. Je conservais d'elle le souvenir d'une grande dame très mince et très gracieuse dans sa longue robe noire.

Ce vendredi-là, les parents de Lise lui avaient proposé qu'ils se retrouvent tous au Bignon-Mirabeau. La maison n'était qu'à une heure de Paris, dans le Loiret, et là-bas c'est trop bien. C'est trop bien, avait répété Lise. Je n'avais pas compris tout de suite pourquoi

elle m'avait raconté ça. Je ne sais au juste ce qui s'était dit entre elle et ses parents, mais voilà, j'étais invité à passer le week-end chez eux, à la campagne. Et maintenant, la présence du chauffeur m'intimidait.

Vêtu d'un costume bleu nuit, l'homme était un quinquagénaire à moustache, une moustache épaisse mais bien taillée, qui lui donnait un air bonhomme et contrastait avec son austère silence. Moi j'avais vingt-cinq ans et je savais que rien dans ma vie ne justifiait que je sois conduit par un chauffeur. Non, je songeais, je ne sais pas pourquoi, à la pile d'assiettes sales que j'avais laissées dans mon évier en partant. N'avais-je pas laissé derrière moi bien d'autres choses encore, plus floues et impalpables, et n'étais-je pas en train de me diriger vers d'autres, toutes aussi floues et impalpables ?

Lise observa le dessin à bout de bras. Elle pouffa.

Excepté l'angoisse qui en ressortait, c'était assez peu ressemblant : les traits étaient durs,

les sourcils touffus, les cernes sombres, la bouche épaisse, les oreilles dentelées. Je commençais à penser qu'elle me trouvait laid. Elle ajouta avec application une curieuse moustache en guidon, très noire, menaçante. Elle me tendit le carnet à dessin. Je regardai avec plus d'attention le portrait. Peut-être voulait-elle me montrer qu'elle faisait de moi ce qu'elle voulait.

Nous roulions à vive allure mais j'avais la sensation que nous avançons en apesanteur. L'autoroute, ce soir-là, était fluide. Lise venait de s'assoupir contre mon épaule, son carnet au bout des doigts, et je sentais sa respiration, ou plutôt je l'entendais, c'était un tout petit ronflement qui ne voulait pas dire son nom. Gêné de sentir sa tête contre moi, me gardant bien de faire le moindre mouvement, je posai mon regard, dans le miroir du rétroviseur extérieur, sur le visage impavide de Moune. Je ne pouvais dire si la grand-mère de Lise dormait, car avec l'âge, le dessin de ses paupières se confondait avec celui des rides qui griffaient

sa figure, et la vieille dame avait dans les yeux quelque chose d'asiatique. Les joues, maigres et molles, semblaient avoir fondu dans le cou. Voyant sa position sur le siège – sa tête s'était légèrement inclinée vers l'arrière et sa bouche demeurait entrouverte –, je me surpris à imaginer que la grand-mère était morte.

La voiture ralentit et glissa vers une bretelle pour quitter l'autoroute. Nous traversâmes bientôt des champs vert-jaune, une étendue sombre de blé et de colza qui se déroulait autour de nous jusqu'à ce qu'une haie d'arbres, un commencement de forêt, au loin l'interrompe. La Mercedes occupait maintenant toute la route. Nous passâmes un étroit pont de pierre et Lise se réveilla précipitamment. On arrive, dit-elle, et quittant mon épaule, elle essaya de reconnaître, dans la nuit qui nous enveloppait peu à peu, le lieu exact où nous nous trouvions. Il n'y avait pas eu une once de doute, pas la moindre hésitation dans ses paroles. Nous arrivions. C'était certain. Le chauffeur engagea aussitôt la Mercedes dans une petite allée.